

JOURNAL D'UN TEMOIN
DEPUIS LA BELGIQUE
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, samedi 1^{er} août (1914)

Ce matin, on ne parle que de l'assassinat inique de Jaurès, que tous les journaux, sans exception, condamnent. L'attitude du gouvernement français est très applaudie, parce qu'elle semble non seulement noble et digne, mais encore opportune et laissant espérer des conséquences heureuses. On dit la même chose de la presse socialiste et des socialistes français, qui relèguent momentanément leurs revendications en entendant le cri – malheureusement, on ne peut plus fondé – que la patrie et la liberté sont en danger. Mais il n'y a pas d'agitation, pas de fièvre. Les boulevards fourmillent de gens qui s'y promènent

avec leur calme habituel et l'on ne remarque de plus grands attroupements qu'au niveau des magasins d'alimentation et, surtout, dans les banques, parce que tout le monde veut se ravitailler en vivres *au cas où* et retirer ses fonds pour les mettre en sûreté : et l'on retire l'argent non seulement des comptes courants et autres dépôts mais aussi celui que l'on garde dans des coffres-forts, que ces établissements louent au public.

Des milliers de soldats de tous les régiments arrivent à chaque instant par les trains, accourant à l'appel de la mobilisation et ils défilent sur les boulevards. A la place Rogier, en face de la gare du Nord, militaires et paysans forment des groupes compacts, au sein desquels on commente de façon animée les dernières nouvelles. Nombreuses de femmes, émues, laissant transparaître sans équivoque des traces de pleurs, accompagnent leurs amants qui vont

prendre les trains pour rejoindre leurs régiments respectifs.

Le ministre des finances et les bourgmestres ont fait placarder des affiches pour tenter de tranquilliser le public à propos de la valeur du papier monnaie mais, malgré cela, la foule continue à s'agglomérer aux portes de la Banque Nationale et de la Caisse des Reports.

... Cette nuit, j'ai eu un moment d'étrange émotion. Je travaillais dans mon bureau, les fenêtres ouvertes, et l'air parfumé par les arbres et les plantes en fleurs du parc de M. Brugmann entrant par bouffées ; il n'y avait pas le moindre bruit quand, soudain, la cloche de l'église de Uccle se mit à sonner. "*Il est déjà minuit*", me suis-je dit et j'ai regardé l'horloge : il était une heure. Surpris, je suis sorti sur le balcon. Il n'y avait pas un chat dans l'avenue et, dans la nuit tranquille et claire,

continuaient à vibrer les notes lentes et insistantes de la cloche, perforant le silence comme un glas. Cela cessa brusquement et j'allais me retirer quand une autre cloche, lointaine, perdue dans la nuit, commença à sonner à son tour, puis d'autres et d'autres encore prirent la relève, tellement distantes que l'on n'en percevait le bruit que de façon ténue.

C'était le tocsin, l'appel aux armes. Et je vous assure que, dans la solitude et le silence de la nuit, lorsque l'on ne peut pas savoir ce que cachent les ombres, ce qui se trame dans les ténèbres, cette musique grave et cadencée est imposante, pleine de suggestions, de menaces, de mystère tragique.

... Le Parlement belge va être convoqué mardi. A l'ordre du jour figurent une demande de crédits pour faire face aux très importants frais engendrés par les événements, un projet d'amnistie pour les

déserteurs et d'autres de moratoires.

Nous commençons à être isolés ou à peine moins, parce que les trains pour l'étranger se font toujours plus rares et irréguliers, et ils accusent un retard d'une demi-journée pour se rendre à Paris, que l'on gagnait en quatre heures ...

L'après-midi, l'agitation augmente en voyant que les journaux confirment la nouvelle comme quoi l'Allemagne a envoyé à la Russie un ultimatum, lui demandant de suspendre son ordre de mobilisation dans un délai de douze heures, ainsi qu'une note (ou un ultimatum à peine dissimulé) à la France, lui demandant instamment (dans un délai de dix-huit heures) de faire savoir au gouvernement impérial si elle resterait neutre en cas de guerre avec la Russie.

Il ne subsiste pas le moindre doute que la guerre européenne est un fait, puisque la Russie ne

peut pas faire marche arrière après ce qui s'est passé, ni la France répondre qu'elle abandonnera son alliée si l'Allemagne l'assaille. Et, plus que jamais, les sympathies vont à la France et les Allemands commencent à être regardés de travers. L'animation en ville est énorme.

Ce peuple tarde à se mettre en mouvement, comme une machine trop puissante pour ne pas dire lourde, mais je vois en lui de telles manifestations de fermeté, de décision, de vitalité sans appareil, qu'il croît et prend nécessairement des proportions gigantesques dans mon esprit qui – comme le savent bien les lecteurs de *La Nación* – a toujours eu un préjugé tant favorable à l'égard de ses qualités que sympathique à l'égard de son caractère très généreux et infantile mais plein d'intime noblesse.

Comme je me repens de l'avoir considéré il y a huit jours – le dimanche angoissant du premier

ultimatum – apathique et égoïste ! Aujourd’hui, je le regarde plein d’enthousiasme sans explosions, plus durable pour la même raison, et je sens parfaitement que si la France avait été l’agresseur, que si la France avait été la coupable, les Belges auraient été contre la France.

Mais ils ne seront, pas davantage, en faveur de cette dernière, les armes à la main car leur esprit d’équité et leur patriotisme bien compris leur disent qu’ils doivent rester neutres, que le seul rôle qui leur convient tant que l’intégrité de leur territoire n’est pas violée, c’est de veiller à la neutralité, les armes à la main ... La neutralité, qui est l’indépendance, qui est la liberté, qui est la vie, préoccupe surtout ce peuple et c’est ainsi qu’il commente avec une intime satisfaction l’attitude de la France à son égard.

Je viens en effet d’apprendre que M. Klobukowski, ambassadeur de France à Bruxelles, a eu une

conférence avec M. Davignon, ministre des affaires étrangères, lui disant qu'il est autorisé à déclarer, en accord avec ses prises de position antérieures, que le gouvernement de la République française respectera la neutralité de la Belgique en cas de conflit international ; uniquement dans l'hypothèse où la neutralité de la Belgique ne serait pas respectée par une autre puissance, le gouvernement français examinera quelles mesures il conviendrait de prendre dans l'intérêt de sa propre défense.

Entretiens, la mobilisation est menée à bien avec une régularité et une facilité qui impressionne réellement. Personne ne manque à l'appel. Tous les citoyens rappelés sous les drapeaux gagnent leurs postes en courant. Je n'ai jamais assisté à plus beau spectacle ! Les mères, les épouses, répriment leurs larmes, et les hommes sourient tranquillement, comme s'ils se rendaient à une fête ... Et pourtant, nous

savons tous, au plus profond de notre âme, qu'il est presque impossible que le sang ne coule pas à flots en Belgique, comme il y a cent ans, comme à Waterloo ! ... 1815-1914, il semble que ce vont être des dates également tragiques ... Les Allemands sont entassés sur la frontière belge. Un pas de plus et il faudra, soit se soumettre à eux, soit tenter de les repousser à coups de canons. La petite et chère Belgique se trouve très mal compromise dans un terrible drame ! ...

... Nous venons d'apprendre que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France !

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « Desde *Bélgica. Diario de un testigo* (3) », in LA NACION ; 10/09/1914.



Roberto Jorge PAYRO et sa famille à Bruxelles

